



Culture & Savoirs

PHOTOGRAPHIE

« On ne connaît pas le paysage sous-marin de nos propres côtes »

« Paysages productifs » est un travail mené principalement dans le milieu aquatique, commencé en 2010, par le plasticien Nicolas Floc'h. 30 000 images sont désormais à portée des scientifiques et des citoyens. Entretien.

Le projet est une commande publique un peu particulière. Il est question de transmission puisque la matérialité de cette commande consiste en un ensemble d'éléments comprenant des images diffusées dans des lieux publics, par le biais de tirages originaux, l'édition de deux posters, d'un livre, d'expositions et d'un fonds photographique mis à disposition de la recherche. On imagine souvent la commande publique sous forme de sculptures dans l'espace public. Nicolas Floc'h revient sur la façon dont il a pu réaliser le projet et le replace dans sa pratique sous-marine menée en lien avec des scientifiques sur plusieurs sites ; le questionnement de la représentation de paysages invisibles qui n'existent pas dans la généalogie artistique, la position de l'artiste et du citoyen. Entretien avec un artiste qui fut marin pêcheur.

Vous venez d'achever la commande publique d'un chantier mené dans le parc national des Calanques. Comment s'est construit le projet ?

NICOLAS FLOCH J'ai répondu à un appel à projets de la Fondation Camargo, de l'Institut Pythéas et du parc national des Calanques qui proposait à des artistes de travailler sur le territoire du parc. Mon projet sur les paysages sous-marins a été retenu. J'ai proposé de réaliser un inventaire photographique entre 0 et 30 mètres de profondeur en suivant la côte sur 162 kilomètres entre La Ciotat et Marseille. Après une première phase de travail, soutenue par de nombreux acteurs sur le territoire et relayée par la conseillère aux arts plastiques de Paca, le projet était accepté et j'ai pu le finaliser grâce à ce dispositif. Souvent, la commande publique est associée à des objets construits et placés dans l'espace public. En proposant de révéler un patrimoine naturel et de remettre

un ensemble conséquent de documents, je ne construisais pas un objet, mais je donnais accès au plus grand nombre à une partie invisible du territoire. Ainsi, j'ai choisi de restituer le projet sous la forme de 30 000 images, mon fonds photographique, accessible et utilisable pour la recherche par l'impression de posters envoyés aux écoles de la région, par 50 petits tirages diffusés dans des lieux publics et par la publication d'un livre diffusé dans les bibliothèques et en librairies. Cette proposition globale fait œuvre. Elle est une contribution citoyenne pour la perception d'un territoire.

Pratiquer sur différents terrains vous permet donc de faire des comparaisons ?

NICOLAS FLOCH « Paysages productifs » est mené simultanément sur les différentes façades maritimes françaises avec des sous-ensembles. À l'ouest, « Initium maris », sur le territoire breton, va de l'Atlantique à la Manche. « La couleur de l'eau » couvre la côte nord et « Invisible », dans les calanques, représente le point d'entrée en Méditerranée. Dans un deuxième temps, je mets en parallèle ces territoires avec d'autres zones en France ou ailleurs dans le monde. Ces comparaisons mettent en exergue des phénomènes qui rendent visibles des manifestations souvent abstraites comme le réchauffement climatique, l'acidification des océans, les pressions anthropiques... Avec le réchauffement climatique, on assiste à un déplacement des écosystèmes plus rapide et visible dans l'océan que sur terre. Je travaille à représenter le vivant et les interactions entre l'océan, la terre, l'atmosphère et les glaces, ces interconnexions que l'océan, plus que tout autre milieu, nous permet d'approcher et de comprendre de manière évidente.

Pourquoi avez-vous choisi la forme de l'inventaire ?



**CAMARGO
FOUNDATION**

CASSIS, FRANCE

NICOLAS FLOCH On ne connaît pas le paysage sous-marin de nos propres côtes. Photographiquement, cette image est manquante. On représente la faune, la performance sportive ou l'expédition de façon anthropocentrée, mais ce qui s'étend sous le regard, dans sa banalité, n'est pas révélé. La première chose est de faire émerger une représentation de ces vastes paysages. Le deuxième constat est qu'ils se transforment plus rapidement que sur terre et qu'il me paraît essentiel d'enregistrer un état à un instant donné. Les scientifiques accumulent des données, des fragments photographiques et réalisent des suivis. Nous avons souvent une information sur l'évolution des écosystèmes, mais pas de représentation à l'échelle du paysage, c'est ce que je fais à partir de vues panoramiques au grand-angle.

Pourquoi le choix du noir et blanc pour cet inventaire ?

NICOLAS FLOCH Le noir et blanc stimule l'imaginaire, il nous place dans un espace indéfini. Sommes-nous sur Terre, sur une autre planète ? Fait-il jour, nuit ? Son usage permet de s'éloigner de certains stéréotypes et d'un certain exotisme. Il nous renvoie à l'histoire de la photographie et à celle du paysage. On pense aux missions géologiques aux États-Unis qui ont permis la découverte de paysages inconnus, aux photographes de la Grande Dépression révélant la crise à l'œuvre sur des visages ou des vues urbaines ; ou l'inventaire industriel des Becher ou celui de la Datar. Les tirages carbone de paysages sous-marins des calanques convoquent ces lieux et ces époques, les transformations du vivant, de ces espaces invisibles pour beaucoup et pourtant si proches.

**ENTRETIEN RÉALISÉ PAR
LISE GUÉHENNEUX**



Nicolas Floch, *Anse de l'arène, Cassis*, 2018. ADAGP, Paris, 2020



**CAMARGO
FOUNDATION**

CASSIS, FRANCE